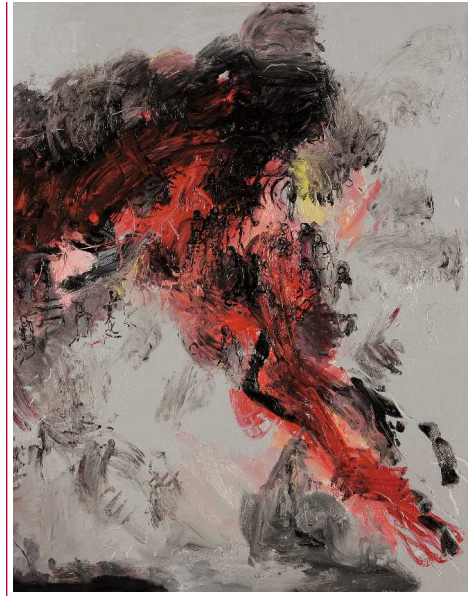


Houria Abdelouahed

FACE À LA DESTRUCTION
Psychanalyse en temps de guerre



La Psychanalyste

des femmes

Antoinette Fouque

FACE À LA DESTRUCTION
Psychanalyse en temps de guerre

© 2022, *des femmes*-Antoinette Fouque
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

PDF : 978-2-7210-1013-1

PNB PDF : 978-2-7210-1025-4

Houria Abdelouahed

FACE À LA DESTRUCTION
Psychanalyse en temps de guerre

des femmes
Antoinette Fouque

« Mère, que pourrais-je te répondre ? Tu ne le comprendrais pas, non jamais tu ne le saisisrais. Il ne faut pas, non plus, que tu le comprennes jamais. »

Erich Maria Remarque,
À l'Ouest rien de nouveau, Le Livre de Poche, 1973

« En revenant j'ai vu de mes propres yeux un grand nombre de morceaux humains laissés par le tank : des intestins, des cerveaux, des jambes, des moitiés de corps. Tout cela je l'ai vu. Mais le plus dégoûtant, c'est que j'ai vu des gens qui couraient, terrorisés, et qui marchaient dessus. »

Alaa El Aswany,
J'ai couru vers le Nil, Actes Sud, 2018

« La guerre m'a imposé une autre vie... C'est moi et ce n'est pas moi... »

Svetlana Alexievitch,
Derniers témoins, trad. Anne Coldefy-Faucard, 10/18, 2016

PRÉAMBULE

Vous est-il arrivé d'attendre vos patients dans la crainte et le tremblement ? Et lorsqu'ils arrivent, avez-vous été surpris de constater que vous êtes en train de guetter le moindre signe sur leur visage ? Regardant les immeubles dynamités, les combats qui s'intensifient et les villes devenues ruines, avez-vous pensé à eux en vous disant : dans quel état psychique se trouvent-ils ?

Plus les bombes tombent sur Alep, plus Homs devient une ville fantôme et Raqqa, fief de Daesh, est visée tour à tour par les frappes de Daesh, l'armée de Bachar et celles de la coalition, plus l'angoisse me saisit dans l'attente des patients syriens : ceux d'Alep, de Homs, de Daraa ou de Damas.

Monia arrive à sa première séance. Les larmes ruissellent. Tout son être pleure. La douleur brise ses mots. Pourquoi n'est-elle pas restée là-bas ? Pourquoi s'est-elle sauvée ? N'était-elle pas lâche d'avoir fui alors que des gens de sa famille et de son peuple vivent un cauchemar au quotidien ? N'a-t-elle pas trahi ses principes et tous ceux qu'elle aimait ?

Sabri montre les longues cicatrices qui témoignent de la torture subie.

Nawal : « Comment pourrais-je jouir d'une vie ici alors que mes parents sont en train de mourir là-bas ? »

Nuha : « Si mes parents meurent, qui va les enterrer ? »

Jamila : « On est plus morts que les morts. »

Donia : « Quel est ce drame ? Pourquoi tout le monde veut nous tuer ? »

Ihsan : « Comment expliquer cet état de choses ? Je n'arrive plus à être ni en colère, ni à être indignée ni à avoir de la compassion. Tout est mort en moi. »

Souad parle de son fils défiguré dans un incendie. Elle pleure en disant « Il est vivant. Mais brûlé à vie. »

Marwan : « Je ne supporte plus cet exil ni la vie. »

« Quelle honte ! » dit Jaafar. Après son emprisonnement par les forces du régime, il tombe entre les mains de Nosra¹. « Je vous laisse deviner ce que j'ai subi. » Il fond en larmes. Je devine.

Lamia parle de son amie qui a subi plusieurs viols lors de son incarcération. « Pour eux [les tortionnaires], c'est comme de la nourriture. »

Marcela : « Je ne supporte plus cette odeur des cadavres qui me poursuit encore. »

Nori : « Nous avons enjambé les cadavres. On courait dans tous les sens. »

Raja : « On courait dans les rues pour mettre les corps de nos amis morts dans des fosses communes. »

Mona : « Pourquoi suis-je encore vivante ? Comment survivre à ça ? »

Riyad : « Reverrai-je mes enfants un jour ? Ils sont restés là-bas. Comment pourrais-je me regarder en face alors que je suis sans nouvelles de mes enfants ? »

Sobhia : « *Min wîn kharaj* [au sujet de Daesh] ? D'où sort-il ? »

¹ Une faction islamiste. En Syrie, plusieurs factions islamistes ont vu le jour, comme Ahrar al-Sham ou Jaysh al-Islam, ou encore le Front al-Nosra, reconnu en 2013 comme la branche syrienne d'al-Qaïda.

Anas a vu son père s'effondrer devant lui.

Marie: « Quand on voit ce que la Syrie est devenue, *jahannam wa lâ shi'* [l'Enfer c'est rien à côté]. »

Je témoigne de mon expérience: celle d'une psychanalyste qui a été plusieurs fois en Syrie et qui y a travaillé avec des psychanalystes syriens, qui a connu et aimé un pays non démocratique, mais où les parents étaient heureux de voir grandir leurs enfants, où les jeunes étudiaient et les adultes exerçaient leur métier, où les gens fréquentaient les restaurants et les cafés, les bibliothèques et les cinémas, s'aimaient en public ou dans la clandestinité, un pays de dictature mais où les gens vivaient la vie dans sa beauté, sa dureté et sa banalité, et qui reçoit aujourd'hui dans son cabinet, dans un climat d'attentats et d'insécurité en France, des patients qui ont fui un pays ravagé par une guerre qui extermine, foudroie, ravage, brûle, engloutit et dévore aussi bien l'humain que la civilisation. Les patients racontent la destruction des quartiers que l'analyste connaît et qu'ils chérissent ensemble. Les patients parlent du désastre et de l'horreur. Une horreur qui glace le corps et la pensée.

L'analyste écoute et s'interroge comme eux: quelle est cette guerre où les ennemis sont trop nombreux pour un seul peuple? Pourquoi un tel chaos et de quoi Daesh est-il la survivance?

Au début du travail clinique, les corps sont tordus par la douleur, le regard est souvent hagard, les yeux restent fixes ou ruissellent sans cesse. La première chose dont ils parlent: la culpabilité d'avoir « abandonné » des membres de leur famille dans un pays qui n'en finit pas de mourir. Pour d'autres, lorsque, après plusieurs séances, les mots

viennent à la place des gémissements, ils livrent en vrac les détails d'un quotidien désastreux et la lutte des individus face à la famine, l'humiliation et la mort. Les récits souvent entrecoupés de pleurs, voire de cris, donnent à voir l'insupportable: le manque d'eau et de nourriture, les cadavres qui peuplent les rues ou qui sont jetés dans des fosses communes, l'assourdissement des bombes... Tel a vu son ami, étudiant en musicologie, s'effondrer devant ses yeux en revenant du conservatoire; la femme dont le mari est parti chercher de la nourriture et qui n'est plus revenu; telle patiente dont le père – voulant s'assurer que la maison de son fils n'avait pas été touchée par les bombardements – a bravé tous les dangers, mais fut, sur le chemin du retour, touché par un obus; telle autre raconte comment toute une famille fut pulvérisée dans un éboulement, et des gens de se trouver écrasés dans l'effondrement des immeubles; une autre parle de son fils qui a perdu son acuité auditive à cause des bombardements; une autre, de ces enfants confrontés à la malnutrition et des enfants qui développent des syndromes semblables à l'autisme: ils ne parlent plus, mettent leurs doigts dans les oreilles et tournent, tournent, tournent; et ces mères qui se sentent coupables d'avoir obligé leurs enfants à terminer leur assiette; d'autres éprouvent un sentiment de culpabilité car elles n'avaient rien à mettre dans les assiettes; des enfants récemment arrivés en France pleurent à la cantine dès qu'ils voient de la salade verte qui leur rappelle les quantités d'herbes avalées en Syrie...

La cruauté des scènes rendues visibles dans les mots confronte à ce que la psyché ne peut inscrire dans ses sillons. Les récits sidèrent, bouleversent, révoltent et donnent la nausée. Le corps de l'analyste devient le réceptacle du cru, de l'inassimilable. Le haut-le-cœur exprime le désir d'éjecter

le trop-plein indigeste. En outre, les mots des patients se confondent, dans l'écoute de l'analyste, avec des images véhiculées par la télévision ou par les réseaux sociaux. Images d'un réel dont la cruauté défie les capacités représentatives de l'humain.

C'est l'une des particularités de cette guerre : le choc des images véhiculées par les réseaux sociaux. Le regard est révulsé devant le spectacle d'une petite fille et d'une jeune adolescente violées et sauvagement assassinées par des soldats de Daesh car chrétiennes ; ou devant une femme – accusée d'avoir eu « des relations illicites » avec des hommes – jugée sur la place publique par les soldats de Nosra. Sur la vidéo, la séquence prend plusieurs minutes : la femme supplie ses bourreaux de lui laisser la vie sauve, le revolver de l'homme est pointé sur la tempe de la femme, celle-ci supplie de toute son âme : « *Dakhilak* [Je t'en supplie] ! » dit-elle ; des hommes assistent à la scène sans ciller ; un islamiste récite à la femme « ses pêchés »... Celle-ci continue à supplier, comme si la prière était une lutte contre la mort qui... arrive après un interminable temps de supplice. Et ces cadavres alignés après les frappes chimiques et d'autres, fruits des bombardements de la coalition qui affirme s'être trompée de cible. La mort est partout, arrive de partout, est donnée par tous : les soldats du gouvernement, les différentes factions islamistes, les forces de la coalition... La mort, de même que la terreur, guettent ; ne laissent aucun répit. Ainsi des civils innocents meurent quotidiennement, gratuitement : des populations décimées, un archéologue égorgé à Palmyre, des femmes kurdes yazidites enlevées par les soldats de l'E. I. (l'État islamique) et mises – comme une marchandise – dans des camions pour être vendues : des villages entiers se retrouvent sans femmes ;

des enfants sans mères ; des maris sans épouses et des frères sans sœurs ; des cousins sans cousines. Les prix des femmes nous parviennent via les réseaux sociaux : la plus chère est la plus jeune (c'est-à-dire la petite fille). Et le petit Eylan qui, rejeté corps inerte par la mer, revient dans la séance dans les hurlements de ma patiente.

Je reste saisie par la cruauté de la guerre. Je ressens pitié, colère, révolte, indignation et immense chagrin.

Les images me parviennent avant les paroles des patients. Elles livrent ce qui sera confirmé par leurs témoignages : des bombes qui explosent, des immeubles qui s'effondrent, des cadavres sur le sol, l'exode interminable des réfugiés fuyant un pays ravagé par la guerre et qui se trouvent devant des murs ou des barbelés, l'affolement des enfants, sur les frontières hongroises, qui doivent courir avec les parents vers les portes avant la fermeture, mais dont les petits pieds ne peuvent suivre le rythme affolé des adultes qui, dans l'espoir d'atteindre la porte du « salut », sont terrorisés à l'idée de perdre leur enfant. Et cette image de la journaliste hongroise qui piétine ces réfugiés dans le déni de leur appartenance à l'espèce humaine, ces canots qui sombrent, ces corps rejetés par la mer, souvent des corps d'enfants, enfants qui, échappant à la guerre, sont emportés par les flots. Le tragique au fil des heures, des jours et des nuits.

Les patients racontent l'horreur : comment la population court affolée devant le *qasf* (les bombardements) qui s'intensifie ; comment les volontaires, au prix de leur vie, cheminent parmi les morts malgré l'odeur nauséabonde pour ramasser les cadavres et les mettre dans des fosses communes ; comment la famine sévit ; comment le taux de divorce augmente, celui des naissances aussi ; comment

les individus disparaissent comme dans un gouffre, enlevés ou tués par Daesh, par d'autres factions islamistes ou par l'armée; comment le mal vient de partout au point de ne plus pouvoir identifier l'ennemi; comment la sexualité se vit dans un versant mortifère...

Par quoi passe l'analyste qui travaille avec ceux qui fuient la guerre ou des rescapés qui ont vu et vécu l'insoutenable? Ceux qui ont connu les péripéties d'un exode ou la traversée d'une mer impitoyable? Que ressent l'analyste lorsque son oreille est lourde de tout ce qu'elle a entendu? Et comment travaille-t-elle lorsqu'elle est déjà pleine de toutes les horreurs vues avant de les avoir entendues et que la violence du récit se redouble de la violence d'avoir vu? Et quelle écoute alors que la guerre fait encore rage, que Raqqa² devient la capitale de l'E.I. et que la Syrie est transformée en un lieu du djihad pour les radicalisés, que le choc est partagé (par analyste et patients) devant une guerre impitoyable et une situation politique qui ne cesse de se compliquer? Comment écoute l'analyste lorsque le drame collectif vient, dans le ici et le maintenant de la séance, réactiver, pour chacun, tous ces thèmes: exil, langue, disparition, dictature, religion et le « ça [qui] risque de nous arriver », comme le disait l'analyste syrienne qui parlait, avant la guerre, du désastre en Irak?

Comment travailler en temps de guerre? Peut-on garder encore une neutralité lorsqu'on reçoit des rescapés qui ont éprouvé faim, soif, désabri et ce qui défait le corps et la pensée? Peut-on être orthodoxe dans ces conditions et en de telles circonstances?

² Ville qui fut la capitale de l'E.I. entre 2014 et 2017. C'est dans cette ville que furent planifiés plusieurs attentats dont celui qui a frappé Paris le 13 novembre 2015.

Comment ce travail permet-il de requestionner les paramètres de l'analyse : régularité des séances, paiement, neutralité, juste distance, asymétrie... ? Avec quel tact œuvrer face à des patients qui ont vu et côtoyé l'horreur et la déshumanisation ? Comment relancer la mise en mouvement psychique alors que le gel et l'immobilité protègent le patient contre la déréliction ? Comment donner ou redonner de la vie ? Comment se fabrique chaque séance ? Avec quelle force et quelles failles ? Comment retrouver « le luxe de la psyché » lorsque l'individu a vu et vécu la déshumanisation, la déliaison et les ravages de la plus pulsionnelle des pulsions, celle qui prend comme expression la destructivité ? Et comment s'invente ou se réinvente un travail clinique dans des conditions singulières marquées par un climat d'insécurité dû aux attentats, le départ de jeunes adolescents en Syrie pour faire le djihad et les images de la guerre qui nous parviennent via les réseaux sociaux ?...

Devant cet enchevêtrement du collectif et de l'individuel, comment relancer la fantasmagorie et le mouvement psychique de chacun ? Comment l'analyste « sensible » à cette souffrance de l'humain doit-elle (re)trouver la distance nécessaire afin de ne pas court-circuiter, outre mesure, la dimension transférentielle d'autant plus que les patients parlent en arabe, langue où le vouvoiement n'existe pas, rendant la promiscuité déjà existante encore plus grande et l'analyste, déjà engagée, encore plus proche ?

L'analyste pourrait-elle dans son travail clinique faire abstraction du débat socio-politico-religieux autour du djihadisme, de la laïcité, la montée de la religiosité, le sort réservé aux femmes... ? Car cette guerre questionne l'engagement de l'analyste femme et citoyenne qui prend le

PRÉAMBULE

risque de participer aux débats actuels autour de l'actualité, la religion et la laïcité et de prendre position.

Ce sont ces situations limites qui nous interrogent sur notre pratique, sur notre engagement, notre praxis et notre désir d'analyste. La guerre interroge la pratique de chacun de nous en fonction même de la position qu'on adopte vis-à-vis de la guerre, cette guerre.

PREMIÈRE PARTIE

« Elle [la guerre] renverse dans une rage aveugle
tout ce qui lui barre le chemin comme si après elle
il ne devait y avoir parmi les hommes ni avenir ni paix. »

Sigmund Freud,

Actuelles sur la guerre et sur la mort, PUF, 2012

« L'hypothèse d'une progression, que la pratique
de l'analyste vérifie tous les jours, rencontre l'objection
d'une constante non évolutive de la condition humaine,
irréversible, inamovible : la dimension du mal. »

L'esprit du mal, Nathalie Zaltzman,

© Éditions de l'Olivier, 2007

DE LA MÊME AUTRICE

L'Harmattan

La Visualité du langage, 1998

PUF

Figures du féminin en Islam, 2012

Seuil

Les Femmes du prophète, 2016

MJW Fédition

Figures de l'islam (direction), 2019

EN COLLABORATION AVEC ADONIS

Gallimard

Le Diwân de la poésie arabe classique, 2008

Fayard

Le Regard d'Orphée, 2009

Seuil

Violence et Islam, 2015

Prophétie et pouvoir. Violence et Islam II, 2019

FACE À LA DESTRUCTION

Psychanalyse en temps de guerre

La guerre civile, vers laquelle a rapidement évolué le soulèvement en Syrie né dans le sillage du « Printemps arabe », a contribué au développement et à l'ancrage de Daesh, qui restera dans l'histoire et dans la mémoire collective comme l'exemple d'une sauvagerie brute. La cruauté d'une guerre devenant de plus en plus complexe a provoqué la fuite des humains qui ont côtoyé la déshumanisation et ont vécu les affres de l'exil lorsqu'ils n'ont pas été engloutis par la Méditerranée.

Par quoi passe l'analyste qui travaille avec celles et ceux qui fuient la guerre ou les rescapés qui ont vu et vécu l'insoutenable ? La cruauté des images qui nous parviennent via les réseaux sociaux et les médias se redouble de la violence dans le récit des patientes et des patients. Comment travaille l'analyste lorsqu'elle est déjà pleine de toutes les horreurs vues avant de les avoir entendues ? Comment travailler en temps de guerre ? Peut-on garder une neutralité lorsqu'on reçoit des rescapés qui ont éprouvé faim, soif, désabri et ce qui défait le corps et la pensée ? Comment retrouver « le luxe de la psyché » lorsque l'individu a vu, vécu la déshumanisation, la déliaison et les ravages de la pulsion de mort, la plus pulsionnelle des pulsions, celle qui prend comme expression la destructivité ? Et comment travaille l'analyste lorsque la guerre en Syrie va de pair avec la radicalisation et les attentats en France ?

Houria Abdelouahed, professeure des universités (Université Sorbonne Paris Nord), psychanalyste et traductrice, est notamment l'auteur de *Figures du féminin en Islam* (PUF, 2012), *Les Femmes du prophète* (Seuil, 2016). Elle a également écrit *Violence et islam* (Seuil, 2016, traduit en quinze langues) et *Prophétie et pouvoir* (Seuil, 2019) avec Adonis, dont elle a traduit le grand opus *Le Livre (al-Kitâb)*.

En couverture :

© Selim

Il risveglio della Sfinge - Le réveil du Sphinx, 2011,

huile sur toile, 150x200 cm